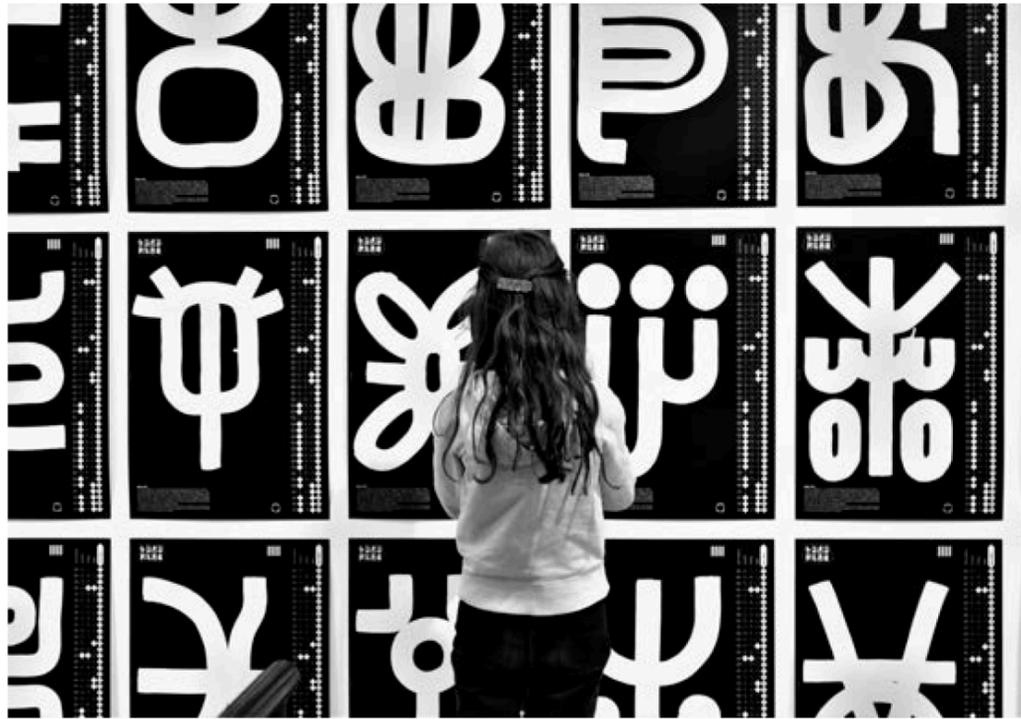


## EXPOSITION À LA MAISON DES ARTS DE MALAKOFF (PARIS) « Quelque part entre le silence et les parlers »

La maison des arts de Malakoff dans la banlieue parisienne accueille une exposition qui réunit dix artistes algériens, nés en Algérie, certains y vivant. L'originalité de l'exposition est d'être construite sur un souvenir de voyage, le commissaire, Florian Gaité, ayant passé quelques mois dans le cadre d'une bourse au moment où commençait le hirak. Ce qui renforce aussi le caractère de récit de voyage de cette exposition, c'est que lui-même est issu d'une famille pied-noire d'Oran : ce moment fut donc un moment de confrontation aux réalités du pays. Quelle image en garde-t-il ?

### UN TERRITOIRE MOSAÏQUE ?

L'expression qui figure dans le texte de présentation de l'exposition suggère une sensibilité aux multiples composantes de l'Algérie : elles lui apparaissent à travers les « idiomes qu'on y parle (issus de langues berbères, arabes et européennes) ». C'est ce qui explique en partie le titre de l'exposition « Quelque part entre le silence et les parlers ». Si « les parlers » sont explicités, on peut néanmoins s'interroger sur le silence : il ne peut s'agir du silence des artistes qui, on le verra, font passer dans leurs œuvres des questionnements et parlent des silences qui sont constitutifs de toute histoire, algérienne ou non. S'agit-il alors du sentiment de silence qu'a pu éprouver le commissaire en se confrontant dans son voyage à des lieux et des expressions dont la multiplicité rend toute synthèse impossible ? Du coup, l'expression « territoire mosaïque » pourrait



Œuvre *Cœur pur* (détail), tapisserie brodée sur velours, 2021, de Dalila Dalleas Bouzar

d'autant plus convenir que tous les artistes ne vivent pas en Algérie et ne sont donc pas confrontés aux mêmes questions : la question linguistique, en particulier, constitue une sorte de ligne de démarcation entre ceux qui, parce qu'ils ont fréquenté l'école algérienne, parlent l'arabe classique et l'arabe algérien - la dardja - voire un dialecte amazigh et ceux pour qui la langue française est la langue naturelle. Dans la génération considérée par le commissaire, celle des trentenaires ou quadragénaires, le français - largement pratiqué dans les grandes villes de la côte - demeure un

signe de distinction sociale, mais n'est plus la langue dominante ni même le « butin de guerre » qu'il a pu être pour les écrivains francophones. La synthèse de cette question linguistique est réalisée dans l'œuvre de Walid Bouchouchi Fono-type qui met en parallèle les sons exprimés par les alphabets arabe, amazigh et latin, et crée de nouveaux symboles graphiques.

### UN PARCOURS DANS L'HISTOIRE PRÉSENTE ET PASSÉE

Au présent sont déclinées plusieurs œuvres : que l'on doit à des femmes : les tapisseries brodées

de Dalila Dalleas Bouzar faites en partie par une brodeuse de Chlef en fonction des cartons de l'artiste, en partie par l'artiste elle-même, qui laisse aller son imagination, les photographies très prenantes d'Amina Menia qui s'est donné comme objectif le cimetière d'El Kettar, les biographies de Fatima Chafaa toujours composées avec rigueur et discrétion révélant par la force des documents les drames personnels de la guerre de Libération, la vidéo de Sabrina Idiri qui interroge sa mère, les dessins de cette dernière, fruit d'une autre

époque, étant présentés en même temps que l'interview ; Louisa Barbari, en décalage avec les préoccupations actuelles, montre une série de photos, documents des premiers moments de l'Algérie indépendante. Les travaux des artistes masculins portent sur la situation sociale et politique actuelle : le sort réservé à la jeune génération de Mounir Gouri dans une vidéo qui se fonde sur le point de vue de la jeunesse, le tapis consommé de Sadek Rahim d'où se détache le mot « mouvement », la ceinture d'explosifs d'Adel Bentounsi, constituent des œuvres fortes par les messages qu'elles véhiculent. Plusieurs manières de vivre et de voir l'expérience algérienne se dégagent de ces travaux, mais la diversité des approches relève plus du langage plastique que d'un répertoire linguistique. « Mother's tongue » pour reprendre le titre d'une vidéo marquante de Zineb Sedira, la langue maternelle est ici moins une langue phonétique qu'un langage visuel.

Nadia Saou

### RÉSIDENCE ALGÉRO-EUROPÉENNE DES PHOTOGRAPHES Appel à candidature

La Délégation de l'Union européenne à Alger lance un appel à candidature à l'attention des photographes algérien(ne)s et européen(ne)s résidents en Algérie, amateurs ou professionnels pour la 3<sup>e</sup> Résidence Photographique « Regards Croisés ». La résidence algéro-européenne des photographes « Regards croisés » est un projet qui consiste à confronter des regards sur un même sujet. Après Alger et Constantine, c'est autour de Bou Saâda d'être mise à l'honneur cette année. Ce projet s'articule autour des objectifs suivants : offrir à des photographes algériens et européens un espace de création, permettre à ces artistes d'apporter un regard contemporain sur la région qu'ils visitent, monter une exposition avec les œuvres réalisées lors de la résidence, réaliser un livre d'art regroupant les travaux des artistes. Les personnes souhaitant participer peuvent envoyer leurs candidatures avant le 27 septembre 2021 en remplissant la fiche d'inscription ici : <https://forms.gle/5Lvjg2PwqMbWTih8A>. Le dossier de participation devra comporter :

- Une biographie du/de la candidat/e et son CV
- Une sélection de travaux photographiques (10 maximum)
- Un court texte présentant la démarche artistique globale (300 caractères maximum).

N.S.

## ART CONTEMPORAIN

### LES PERFORMANCES DE DALILA DALLEAS BOUZAR ET D'ADEL BENTOUNSI

La performance est dans l'art contemporain un moyen d'expression privilégié par certains artistes; elle permet de partager en direct avec le public une action ou un récit. Deux des artistes de l'exposition, Adel Bentounsi et Dalila Dalleas, se sont livrés à ce qui demeure toujours un défi tant le partage de sens - sensations, sensibilités, significations - est une expérience difficile. C'est d'abord Adel Bentounsi qui a emmené le public à ses côtés en déployant une banderole avec une inscription en arabe et en caractères latin du mot « salam ». Le déploiement de la banderole fédère curiosité et sympathie de la part du public : il suit volontiers l'artiste quand il se déplace et a naturellement à l'esprit les grandes marches d'un passé pas si lointain, passé qu'il est amené à revivre. Quand l'artiste vient avec des phrases écrites sur des post-it, la curiosité du public est relancée, chacun se reconnaissant dans un slogan politique, écologique ou philosophique. L'ensemble de ces post-it, qui figurent le sens que chacun entend donner à l'avenir, est planté dans un coin de pelouse, comme des représentants d'opinions et de sensibilités diverses coexistant pacifiquement. Le contrat est rempli, la promesse initiale « salam » est réalisée. C'est sur un tout autre registre que se situe la performance de Dalila Bouzar : la jeune femme se situe d'un point de vue que l'on pourrait qualifier de féministe si le terme n'était pas



réducteur : car si dans les déclarations qu'elle fait du sommet d'un perron, il est bien question de refus de conditions imposées aux femmes, des violences de différente nature qu'elles peuvent subir, il est aussi question de leurs aspirations, de leurs désirs profonds sur un mode qui est celui de la douceur. Cependant, la revendication de ces désirs, de cette douceur, se heurte à la violence sociale représentée par un deuxième personnage, masqué, aux

apparitions intermittentes mais qui tire violemment la jeune femme en arrière, la faisant chuter sans pouvoir l'empêcher de se relever et de continuer à exprimer ses volontés ou ses refus. Durant le premier temps de cette performance, Dalila Bouzar - selon un rituel bien connu pour ceux qui connaissent son travail - s'était peint le visage se métamorphosant en personnage représentatif de la condition féminine. Mais ce rituel va servir aussi à résoudre la tension qui s'est établie entre la femme et la société : dans une seconde scène, c'est la figure de l'artiste qui domine la performance : c'est dans la destruction puis la reconstruction d'une chimère qu'elle se libérera de ses passions négatives. De victime subissant des échecs, elle se transforme en artiste tenant un fouet pour découper puis recomposer la chimère selon son point de vue. Le vocabulaire connu pour une partie du public - notamment lorsque l'artiste absorbe et recrache la couleur - s'enrichit d'une gestuelle radicale traduisant l'énergie de l'art. Dans ces deux performances, les artistes conjuguent leurs sensibilités personnelles aux problèmes qui se posent aux sociétés, que ce soit du point de vue politique ou social. Ces actions éphémères résonnent avec les grandes questions actuelles : aux spectateurs de faire suite aux propositions des artistes.